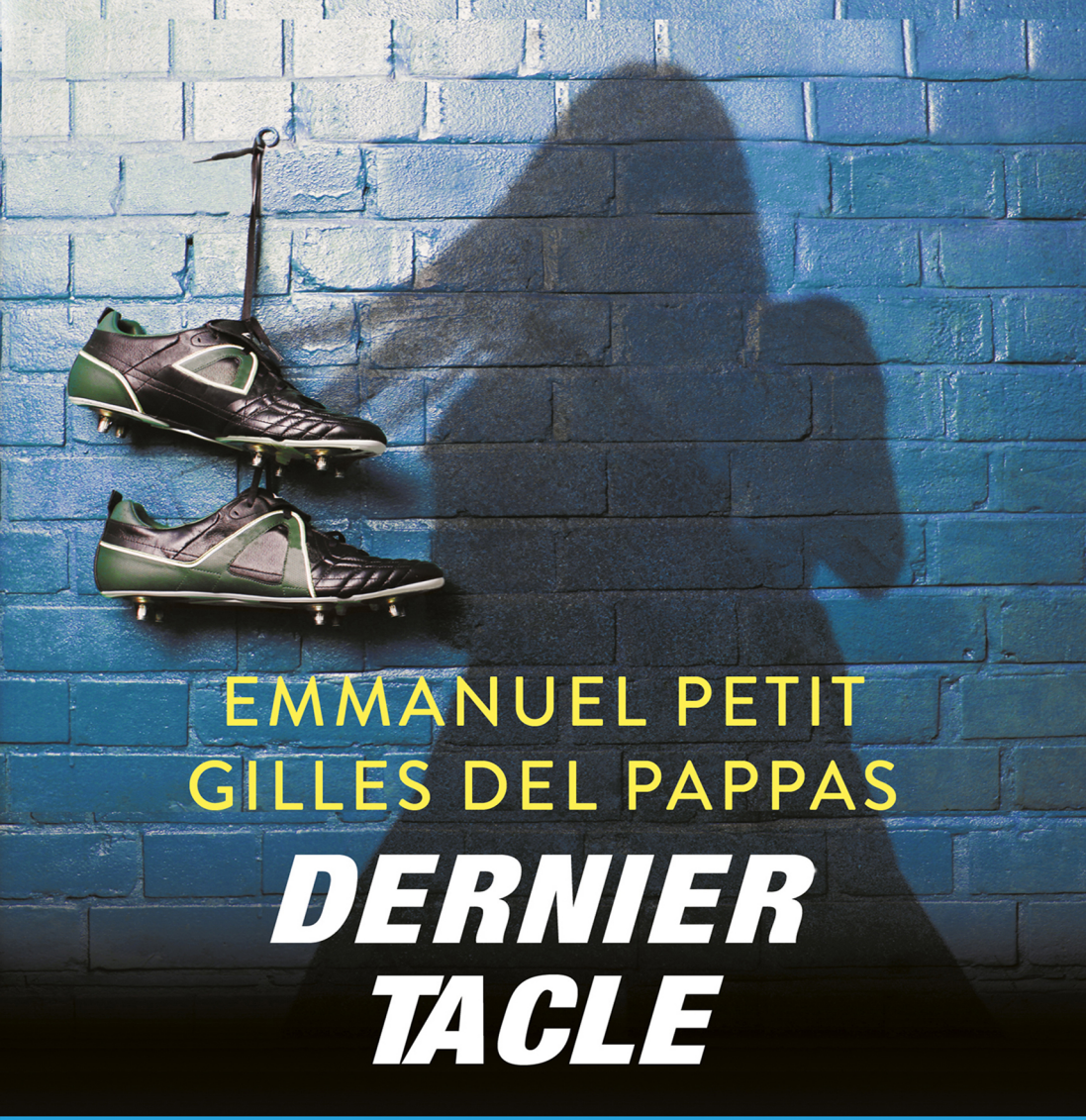

EMMANUEL PETIT
GILLES DEL PAPPAS

DERNIER TACLE

Meurtre à l'OM

Une femme flic enquête

SEUIL

DERNIER TACLE

EMMANUEL PETIT
ET GILLES DEL PAPPAS

DERNIER TACLE

Une enquête de la commissaire
Clémentine Paccini

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX[e]

ISBN 978-2-02-141126-3

Emmanuel Petit et Gilles Del Pappas sont représentés
par Sophie Savary Agent Littéraire.

© Éditions du Seuil, février 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Le football, aussi bien que le rugby et le cricket et les autres sports collectifs, a le pouvoir de guérir les blessures.

Nelson Mandela

L'esprit oublie toutes les souffrances quand le chagrin a des compagnons et que l'amitié le console.

William Shakespeare

La vengeance est plus douce que le miel.

Homère

Prologue

L'assassin lui avait expliqué comment il allait s'y prendre :

– Lentement, très lentement.

Il avait alors visualisé sa fin avec une perception quasi surréaliste. Il faut dire que les détails très précis, la détermination, l'angoisse l'avaient désespéré. Son esprit, comme un oiseau sauvage que l'on aurait enfermé dans une cage, s'était affolé, il avait eu l'impression de se taper dans des murs imaginaires.

Il ne voulait pas mourir ainsi.

1

Jo

– Tu n'es pas si mal ici…

Malgré lui, l'enfant suivit le regard adulte de Rachid sur son petit chez-lui. C'était une chambrette minuscule. La fenêtre donnait sur des arbres centenaires qui s'inclinaient harmonieusement sous la brise, toujours présente dans la plus vieille ville de France. Le soleil se couchait là-bas à l'ouest, on entendait encore une cigale. Il y a toujours une cigale qui clôt la journée par une dernière cymbalisation. Et toujours une qui la commence. On dit que ces hémiptères ne stridulent qu'à une température donnée – de vrais thermomètres.

La réponse de l'enfant fusa, fière, amère, mature et rude :

– C'est la plus belle chambre que j'aie jamais eue de ma vie !

C'était vrai.

Les murs étaient tapissés de posters à la gloire d'Al Pacino dans *Scarface*, de rappeurs habitués aux salles de tribunal, et d'une grande affiche dédicacée par toute l'équipe de l'OM pour le gamin. Une vieille paire de chaussures de foot était accrochée sur le côté du lit. C'était ce qui intéressait le plus l'entraîneur.

Rachid esquissa un sourire. Il se souvenait de sa petite enfance à lui, de ses premiers OM/PSG… De bons souvenirs. Marseille vibrait déjà entièrement à sa passion pour le football…

La pièce mesurait environ dix mètres carrés. Pensant que l'adulte jugeait la taille de son repaire, le gamin ajouta fièrement :

– En tout cas, c'est chez moi.

Le contraste était saisissant entre le vieux lion aux cheveux blancs qui en avait vu tant et tant mais qui espérait encore et le jeune tigre qui refusait tout et ne croyait déjà plus à rien.

L'enfant avait de très bonnes raisons d'avoir cette vision noire de la vie. C'était un orphelin, abandonné bébé sur les marches de l'escalier de la Bonne Mère un jour de grand mistral. En plein hiver. On l'avait déposé là en espérant qu'une âme charitable s'en chargerait. S'il n'était pas mort gelé, c'était grâce à une minuscule bonne sœur asiatique. Elle s'occupait de la librairie de Notre-Dame-de-la-Garde et c'était elle qui devait ouvrir la boutique de souvenirs ce matin-là. Les touristes n'afflueraient pas avant 10 heures, voire 11. Le petit bonhomme hurlait dans le vent, comme pour lui faire concurrence.

Rachid, qui connaissait son parcours – il avait lu son dossier –, sourit franchement. C'était ça, au fond, Jo… toute son histoire. Celui qui voulait concurrencer le mistral !

Alors la jeune Vietnamienne avait pris l'enfant dans ses bras pour le protéger du vent violent et froid et l'avait enveloppé de sa pèlerine. En respirant l'amour dégagé par la jeune femme, l'enfant s'était tu et avait commencé à gazouiller, rassuré. C'est ainsi qu'il avait été sauvé. Elle l'avait appelé Jo en souvenir de son beau-frère, un GI américain tué dans un attentat, là-bas, dans son lointain pays d'origine. Elle avait pourtant dû, elle qui n'aurait jamais d'enfant, et qui au fond de son cœur le regretterait toujours un peu, se séparer très vite du bébé. Cet amour n'était pas compatible avec sa vie de religieuse. Mais le bébé n'avait jamais oublié cette brève fusion inconditionnelle, il en avait puisé une force qui le mènerait loin.

La suite du parcours de Jo était beaucoup moins romantique. Après l'orphelinat où il avait passé ses premières années, il avait été baladé de maison d'accueil en maison d'accueil. L'amour s'était évaporé, il n'y avait plus que des processus administratifs dénués de sentiments. Il avait erré de lieu en lieu sans jamais trouver sa place. Il faut dire que ce n'était pas facile. Il était subitement devenu violent, irascible. Sans doute cet assèchement du cœur, plus de référent stable… Sa grande taille – à 12 ans il mesurait déjà un mètre soixante-quinze – ne l'aidait pas, bien au contraire, le faisant soit entrer en concurrence avec des garçons plus âgés, soit redouter de tous ses petits camarades, mais aussi de certains de ses éducateurs et de ses parents d'accueil. Sa haute stature l'avait isolé.

Il présentait de graves lacunes en français, souffrait d'une élocution difficile, et ne possédait que très peu de vocabulaire. Était-ce la raison pour laquelle il parlait si peu ?

Rachid l'ignorait. Ce qu'il savait par contre, c'est que Jo avait subi de graves traumatismes durant son séjour à l'orphelinat et, par la suite, dans l'une des maisons d'accueil. Des rumeurs laissaient entendre qu'il aurait même été abusé. Son visage buté gardait les stigmates de ses tristes aventures. Il s'était déjà fait gauler par les flics plusieurs fois, pour des agressions, des petits cambriolages… A priori sa voie était toute tracée. Si quelqu'un n'intervenait pas rapidement, il allait passer par la case zonzon, comme hélas beaucoup de ses camarades.

Sinon, mis à part sa taille démesurée, il avait l'air d'un gamin à peu près ordinaire au regard bleu turquoise qui pouvait virer au bleu-noir quand sa colère refaisait surface.

– Qu'est-ce que tu t'es fait au visage ?

– Rien.

Une ecchymose jaunâtre ornait sa pommette gauche. Un bagarreur. Rachid, qui lui-même adolescent avait été un dur de la Marsiale, s'amusa de son air de petit cacou.

– Je m'appelle Rachid.

Le vieux Marseillais se disait qu'il était au bon endroit. Depuis toutes ces années qu'il entraînait le club de Mazargues, il en avait sorti, des minots des quartiers. Enfin, au moins quelques-uns… Il fallait être ambitieux quand on exerçait ce métier, mais pas fou. Il savait que les chances d'échapper à ces zones de non-droit qui tirent inexorablement vers le bas étaient très minces, la misère était partout, entretenue par les puissants. Dans cette ville, les hommes politiques n'avaient qu'une obsession : s'en mettre plein les poches, et le plus vite possible.

Oui, dans cette cité qu'il aimait, au ciel toujours bleu mais aux ombres si noires, les chances de s'en sortir quand on n'était pas né avec une cuillère en argent dans la bouche étaient très aléatoires…

– Dis-moi, niston… tu sais pourquoi je suis là ?

Haussement d'épaules. Jo s'en foutait complet.

– Non. T'es le nouvel éduc ?

Rachid rit et secoua la tête.

– Eh non… la loi m'interdit d'exercer ce beau métier. J'aurais bien voulu, mais… Tu aimes le foot ?

Jo se redressa, étonné par la question.

– Oui… bien sûr !

Il n'avait pas d'argent, alors impossible d'aller voir l'OM jouer dans le stade mythique de Marseille. Enfin, jusqu'à ce jour béni des dieux où grâce à Arpiar, son copain arménien, par une belle nuit, il avait réussi à entrer au Vélodrome ! C'était un gros malin, Arpiar.

Dans le foyer étaient regroupés des enfants et des adolescents en difficulté avec la vie, des perdus. Il y avait une dizaine de chambres à un lit plus trois dortoirs de quatre lits. À son arrivée Jo était en dortoir mais très rapidement, après sa première bagarre, les éducateurs spécialisés lui avaient donné une chambre pour lui tout seul. On restait là jusqu'à sa majorité ou alors, si on était autonome avant,

si on avait trouvé un emploi, une formation en alternance, on pouvait aller dans un appartement que le foyer vous aidait à payer… du moins au début. Jo y était pour un moment, car il était encore à l'école, avec des résultats très très moyens. On allait certainement l'orienter vers un apprentissage, boulanger ou garçon de salle. Dans ce foyer on trouvait un peu de tout. Pour la plupart, des débiles légers, qui en fait n'étaient absolument pas débiles mais simplement comme Jo, des orphelins, ou des gamins dont les parents étaient malades, en prison, en fuite, ou bien morts… Il y avait également parmi les garçons quelques pathologies plus lourdes. Un mythomane, très fort pour raconter des craques, pour enfumer les adultes. Une fois même, il s'était fait passer pour un éducateur et avait reçu une jeune psychologue qui cherchait du travail… La supercherie avait fonctionné jusqu'au moment où ils s'étaient trouvés nez à nez avec le directeur. Il y avait aussi un type qui mangeait tout ce qui lui tombait sous la dent… Il avait dévoré le cahier d'un camarade de Jo, laissant juste la spirale métallique comme on abandonne une arête de sardine. Un autiste hantait les couloirs et mettait des heures à enlever son pyjama, car il comptait en boucle dans sa tête. Il démarrait le compte à rebours dès que le réveil sonnait, mais si on lui parlait, si un éducateur lui signifiait qu'il fallait qu'il se presse, alors…

– Zut, il va falloir que je recommence à zéro !

Il avait une mémoire phénoménale et connaissait les pages du bottin par cœur. On lui donnait un nom au hasard et il vous révélait son adresse et son numéro de téléphone. Bref, la plupart des gosses avaient des problèmes avec la société, la vie, mais étaient à peu près « normaux », comme Jo ou Arpiar.

Celui-ci, tout minot, avait chopé la poliomyélite et la moitié de son corps était paralysée. Mais Arpiar n'en avait pas perdu pour autant sa nature joyeuse, gaie, optimiste.

À force de volonté et de pratique il était devenu un vrai champion au ping-pong. Et il se faisait ainsi quatre sous en défiant des fiolis[1] de la rue Paradis. Il y avait un club dans un bar du Vieux-Port, juste au pied du Ferry Boat, où le patron louait des tables. Alors Arpiar s'amenait, mine de rien, en traînant la gambette et proposait de défier les joueurs et d'intéresser la partie. Il ne pariait jamais beaucoup, mais il gagnait toujours. En général le perdant le prenait plutôt bien, ébloui par la leçon, même s'il savait qu'il s'était fait rouler. Arpiar avait proposé à Jo :

– On va au Vélodrome ce soir ?

Leurs deux natures s'accordaient dans la diversité extrême : l'un était aussi sombre et renfermé que l'autre était souriant et ouvert.

– Mais j'ai pas d'argent.

– T'inquiète, tu vas voir !

Ils s'étaient pointés à une entrée du stade par laquelle passaient les vedettes, les entraîneurs, les dirigeants… L'entrée des artistes, en quelque sorte. Arpiar connaissait bien le vigile, également arménien et de la même région que le garçon. Il les avait rapidement fait entrer, et Jo avait ainsi pu voir pour la première fois un grand match, en vrai, dans le temple du football marseillais ! Il en conservait des images fortes de communion, de grande famille. À la fin du match, Arpiar, qui connaissait les lieux par cœur, l'avait poussé dans les vestiaires ; il avait alors pu approcher de près ces vedettes du ballon rond dont ses copains parlaient sans cesse. Ils lui avaient tous dédicacé le grand poster que

1. Nom masculin d'origine italienne, déformation de *figlioli*, « fils ». Désigne les gens qui vont régulièrement à la messe, les conformistes, les bien-pensants, les tenants des classes sociales supérieures. Le mot vient du curé de l'Estaque, d'origine italienne, dont les ouailles marseillaises entendaient « *fiòli* » quand il disait « *figlioli* ». Voir *Le Parler marseillais* de Robert Bouvier, Éditions Jeanne Laffitte, 1985.

l'un des joueurs lui avait donné et qui trônait depuis sur un mur de sa chambre.

– J'adore le football !

Demander à un minot de la Marsiale s'il aimait le foot !

Rachid sourit à la réponse évidente en secouant une nouvelle fois sa belle tignasse blanche.

– Non, non… je ne suis pas éducateur, je suis l'entraîneur du club de Mazargues.

Jo dressa l'oreille.

– Ah ouais ! T'es ce Rachid-là !

Il en avait entendu parler par les grands. Ils n'en disaient que du bien, et avec le plus grand des respects.

– Il paraît que tu joues pas mal, petit…

Oui, il tapait un peu le ballon quand il en avait l'occasion, ça lui était même arrivé de remplacer au pied levé un camarade absent dans un match amical. C'était là qu'un ami de Rachid l'avait repéré. Il avait détecté chez lui des qualités de jeu indéniables. Le gamin avait la fougue, il en voulait.

À ces mots, Jo se troubla. Est-ce qu'il jouait bien ?

– Euh… Je sais pas.

– Moi on m'a dit que tu te débrouillais pas mal.

Tout à coup, lui qui avait fait sienne la célèbre devise des Marseillais, « On craint dégun ! », oui, lui, le déclassé, le marginal, lui qui ne se mêlait pas aux autres, devint très attentif, mais sans encore oser y croire.

– Qui vous a raconté ça ?

– Des gens bien informés qui t'ont vu jouer. Alors je me suis dit : Puisque je suis à Sainte-Marguerite, je vais faire un saut jusqu'au foyer de jeunes travailleurs Vert Pré.

Un silence s'installa entre le vieux monsieur et le gamin.

– Et me voici, reprit Rachid. Ça te dirait de venir un peu t'entraîner à Mazargues ? Je sais que ça te fait loin et que…

Jo lui coupa la parole :

– D'ac.

– D'ac ?

Avec un bel enthousiasme et un sourire étrange, Jo confirma :

– Oui, m'sieur… Je viendrai…

2

Le jardinier et la victime

Le tracteur avait du mal à avancer dans la mer verte et grasse de la pelouse anglaise tachetée çà et là par la blancheur insolente d'une petite marguerite ou le rouge agressif d'un coquelicot. Il savait bien qu'il aurait dû la tondre depuis au moins une semaine, voire deux. Mais ce n'était pas réellement sa faute, lui, Gustave n'avait pas envie que ça pousse de trop. Il avait bien prévenu l'intendant en chef que sinon l'herbe allait être trop haute, mais celui-ci ne l'avait pas écouté. En plus, fait rare pour la région, il avait plu, et ce n'était pas possible dans ces cas-là de tailler l'herbe. Le couteau coupait mal, c'était beaucoup plus compliqué. De toute façon personne ne l'écoutait jamais.

– Jamais !

C'était bien son problème. Et maintenant c'était l'enfer vert ! Il fallait faire vite, la météo n'était pas très bonne, la pluie allait revenir. Et alors là…

Construit dans le 12e arrondissement, le centre de formation et d'entraînement de l'Olympique de Marseille était immense et son entretien difficile, avec ses deux terrains pelousés en gazon naturel, deux terrains synthétiques – mais heureusement, ceux-là, il ne s'en occupait pas –, sans compter les parcours de footing, les parcours de santé, une fosse d'entraînement… Et puis quand on s'était occupé d'un terrain, il fallait passer au suivant et

ainsi de suite ! C'était délicat de garder l'herbe tendre : le mistral asséchait tout, le soleil cognait comme une brute…

– De la pelouse ici !

C'était drôlement compliqué. Et pour couronner le tout il y avait les allées, les fleurs, les arbres, les bosquets… que des trucs inutiles ! Heureusement qu'ils étaient trois jardiniers à temps complet. Enfin, normalement, parce que là l'Espagnol était en arrêt de travail.

– Tu parles… Malade, mon œil ! Feignant, mouais !

Et Robert, leur chef, qui prenait des vacances au Maroc avec sa bourgeoise ! Lui, ça ne lui disait rien d'aller traîner chez les bougnoules, et pour le plaisir en plus ! Il ne comprenait pas ce qu'on allait chercher chez ces gens-là. Même au Maroc, un pays dirigé par un roi également bougnoule ! Comment vouliez-vous que ça marche ? Cela dit, il y en avait également à l'OM et dans l'équipe de France, et ce n'était certainement pas les plus mauvais – ça !… Sinon le travail lui plaisait bien, il était presque tout le temps seul et dehors, près de la nature, ça convenait à son tempérament de misanthrope.

Et puis il croisait tous les jours des vedettes du ballon rond. Certains lui disaient bonjour, d'autres non, mais il avait interdiction de leur causer. Quand il avait pris le job, il avait dû signer une charte où il était bien écrit qu'il ne pouvait pas prendre de photos, ni parler avec un journaliste, ni demander des autographes aux joueurs… Plusieurs pages d'interdictions en tout ! Par contre, au bar La Civette joyeuse, il pouvait se vanter de côtoyer tous ces héros des temps modernes que sont les footballeurs. Lui, en vrai, ne s'intéressait pas à ce sport. Il avait bien essayé de participer pendant les Coupes du monde, mais il n'arrivait pas à communier, à être en phase avec tous ces supporters qui hurlaient quand Untel marquait un but ou quand il loupait la cage. Chez lui, le sport fétiche c'était le rugby. Mais là non plus il n'était pas arrivé à vraiment

– … et en dessert, léger, je sais qu'une simple salade de fruits sera la bienvenue. Bon, deux heures et demie, j'ai largement le temps. Est-ce que cela ira comme menu ?

Je souris. Je sais que quand je mettrai la clé dans ma serrure tout sera prêt et que, déjà dans mon couloir, je vais sentir des odeurs de cuisine sophistiquées qui vont faire baver tout l'immeuble.

– Alhagar, dis-moi : dans quelques années, quand tu seras en âge, est-ce que tu m'épouseras ?

– Non, chef, certainement pas. Vous êtes beaucoup trop vieille !

Le rire, c'est tout ce qui reste au désespéré. On dit que c'est le propre de l'homme.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2019. N° 141126 (00000000)
IMPRIMÉ EN FRANCE